

mée; elle est harmonieuse comme Lui et tous ceux qui s'y conformant ne peuvent manquer de s'entendre, de s'aimer.

L'Evangile est une véritable charte sociale, déclare le prédicateur. Les enseignements dont le Christ avait donné un exemple magnifique par sa propre vie, se trouvent réunis dans le Nouveau Testament. On y trouve posées les "conditions préalables" à un heureux règlement de la question sociale, c'est-à-dire la chastete, l'indissolubilité du mariage, la foi dans le royaume de Dieu. On y trouve également les "lois directrices", loi de justice qui donne à l'ouvrier ses droits, comme homme et comme travailleur, et qui, en même temps, respecte le droit de propriété légitime du patron ou de l'employé; loi de charité, qui engendre l'association fraternelle ouvrière, et qui tend à réduire, par tous les moyens possibles, le nombre des pauvres et des miséreux dans une société. Suyons ces grandes lois, méditons-les longuement et appliquons-les sans crainte: c'est en elles que résident le salut et la paix.

"Les Canadiens-français, conseille l'abbé Levé en terminant, doivent s'organiser socialement pour empêcher la misère de semer l'esprit de révolte parmi leurs pauvres et leurs ouvriers." En effet, ce sont les privations multiples que doivent subir les classes laborieuses et pauvres qui finissent par exaspérer la souffrance et la lancer dans de sauvages assauts vers les palais luxueux où l'on ne vit que pour jouir et s'amuser. Justice, charité, foi, voilà les solides piliers sur lesquels doivent venir s'appuyer les bases de l'édifice de notre organisation sociale. Puissons-nous bien comprendre l'enseignement catholique et en retirer les précieux fruits de paix, de bonne entente, de bien-être et de prospérité qu'il ne peut manquer de produire, en faveur de la nation canadienne, comme en faveur de toutes les autres nations !

LE CULTIVATEUR ET L'ARTISAN

Tous deux sont également nécessaires à la vie d'un pays. — L'industrie empêche le retour à la barbarie ou à l'esclavage.

Quelqu'un me demandait un jour : "Pensez-vous qu'il soit possible d'avoir un zèle exagéré pour la cause agricole ?

— Je ne le crois pas, dis-je. La terre est l'essence même de la vie matérielle du monde; elle est l'usine grandiose et parfaite la seule dont l'homme puisse vivre, à la rigueur, sans recourir à d'autres mécanismes que la nature elle-même: les produits en jaillissent spontanément, pétris par le doigt divin. Elle se suffit à elle-même: c'est tout dire.

— Mais, précisa mon interlocuteur, dans l'état actuel de la civilisation, en con-

sidérant les conquêtes de la science et le merveilleux développement industriel chez les peuples pratiques, est-il juste de dire que l'agriculture se suffit à elle-même? Est-il possible qu'il n'y ait que des agriculteurs dans le monde? Et s'il n'y avait qu'eux, ne serait-ce pas le retour à la misère et à la sauvagerie ?

— Allons donc! N'a-t-on pas dit que l'agriculture est la plus belle et la plus noble des professions ?

— Voici les paysans des temps barbares menaient, en général, une existence voisine de la barbarie. Qui les a tirés de cette barbarie? La science et l'industrie.

Les fils de la glèbe forment aujourd'hui l'élément seigneurial des pays progressifs. On leur convoite leur indépendance, leur bien-être, leur vie de bourgeois cultivés. D'où leur viennent ces biens? Des artisans. A côté d'eaux, dans les villes et dans les villages, il y a le travailleur qui peine et qui se fatigue pour fabriquer les instruments de leur énoblissement; il y a les usines où le génie applique les données de la science moderne dont les agriculteurs sont les premiers à profiter. Grâce à l'artisan, grâce à l'entrepreneur, l'agriculture n'est plus une besogne de force: c'est un splendide travail, qui donne sans doute encore de l'exercice aux muscles, mais qui est devenu intellectuel et agréable à force d'être scientifique.

Je soutiens donc ceci: il peut arriver—ô rarement! — qu'on déploie un zèle exagéré pour la cause agricole, en ce sens que ce zèle deviendrait dommageable le jour où on négligerait de s'occuper aussi activement des intérêts des artisans et des industriels. L'agriculture et l'industrie—dans l'état de civilisation actuelle—sont sur un pied d'égalité. Prétendre le contraire, c'est affirmer que l'humanité doit se résigner à rétrograder, à revenir aux toits de chaume et à la vie purement végétative et bestiale. Or, prétendre cela, c'est un blasphème.

Un mot maintenant de la province de Québec; notre agriculture a fait des progrès extrêmement rapides. En 1901, notre capital agricole n'atteignait pas la moitié de celui de l'Ontario. En vingt ans, nous n'avons pas seulement rattrapé notre voisine, nous l'avons dépassée. C'est merveilleux. Continuons cette marche en avant, faisons de toutes nos terres des greniers d'abondance et des réservoirs d'énergie.

Mais si nous nous en tenions là, notre situation économique resterait inférieure. A côté des agriculteurs, il y a, dans le Québec, une population d'un million d'artisans et d'entrepreneurs. L'un et l'autre de ces deux éléments doivent marcher parallèlement; autrement, notre société ne sera plus qu'un organisme monstrueux dont une partie se sera développée anormalement aux dépens de l'autre.

Les artisans canadiens-français, si aptes à tous les métiers et à tous les arts, sont en grande majorité employés dans des fir-

mes étrangères. Quand plus d'un million des nôtres sont devenus les subalternes des industries américaines, qui ont bu le meilleur de notre sang, au sein même de notre province, notre travail n'a guère la consolation de se dire qu'il est au service de ceux de sa race: une très grande partie de nos industries sont anglaises ou américaines; les Canadiens-français qui fondent la grande industrie sont l'exception. Une formidable proportion de nos énergies humaines est donc utilisée au profit d'un capital et d'une personnalité étrangères. Comment, dans ces conditions, exiger un patriotisme ardent de nos compatriotes? Peuvent-ils aimer et admirer une patrie qu'ils croient atteinte de paralysie économique?

"La souffrance démoralisatrice et dégradante, disait Errol Bouchette, est celle qui échappe à l'évolution et qui exclut presque l'espérance. Ceux qui la subissent sont les vrais misérables. Ils sont les Hôtes d'Athènes, les sombres soldats de Spartacus, Sisyphe roulant éternellement son rocher; travaillant toujours, n'accomplissant rien, sachant qu'ils ne sont rien. Cerveaux pauvrement meublés, esprits qui s'étiolent toujours davantage, en subissant sans espoir et bientôt sans lutte les coups inexorables du destin."

N'est-ce pas là l'état de ceux qui sont perpétuellement au service des races étrangères, sans espoir de verser une goutte de sueur féconde sur l'outil sacré que leur aura présenté la partie elle-même par la main d'un compatriote?

Que faut-il faire? Créer une élite qui sache ce que sont les carrières pratiques, qui s'y attache profondément, avec conviction, et qui y voie un instrument de grandeur et de libération. Le cri a été lancé déjà aux quatre coins de la province: "Orientons notre jeunesse vers les carrières pratiques, pour qu'il en sorte une phalange de constructeurs et d'entrepreneurs capables d'audace et d'exécution, capables de faire une concurrence redoutable et efficace aux industries étrangères qui menacent de s'emparer des châteaux-forts de notre province."

Que faut-il faire encore? Supporter par tous les moyens possibles les novateurs courageux qui créent la grande industrie chez nous. Ils méritent toute notre reconnaissance et notre admiration. En butte à mille attaques et à des préjugés indéracinables, il leur faut plus d'énergie pour triompher ici qu'àilleurs. Il faut que le capital canadien-français s'intéresse à eux, qu'il contribue à amplifier la production nationale, qu'il se métamorphose en machines et en usines où l'ouvrier respirera mieux l'air du pays natal.

Mercure.

(Le Franc-Parleur)